
Eugène Durieu, haut fonctionnaire, photographe et faussaire

Sylvie Aubenas



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/etudesphotographiques/3504>

ISSN : 1777-5302

Traduction(s) :

Eugène Durieu, senior civil servant, photographer and forger - URL : <https://journals.openedition.org/etudesphotographiques/3534> [en]

Éditeur

Société française de photographie

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2015

ISBN : 9782911961328

ISSN : 1270-9050

Référence électronique

Sylvie Aubenas, « Eugène Durieu, haut fonctionnaire, photographe et faussaire », *Études photographiques* [En ligne], 32 | Printemps 2015, mis en ligne le 16 juillet 2015, consulté le 09 juin 2022. URL : <http://journals.openedition.org/etudesphotographiques/3504>

Ce document a été généré automatiquement le 9 juin 2022.

Propriété intellectuelle

Eugène Durieu, haut fonctionnaire, photographe et faussaire

Sylvie Aubenas

- 1 Eugène Durieu (1800-1874) est surtout connu des historiens de l'art pour sa collaboration avec Eugène Delacroix sur les indications duquel il réalisa une série de photographies de modèles nus. C'est à l'occasion de deux expositions (à la Bibliothèque nationale de France en 1998 et au musée Delacroix en 2008) et d'un numéro spécial de la *Revue de l'art* sur Delacroix¹, que j'ai étudié Delacroix et ses rapports complexes avec la photographie, tandis que Durieu restait dans l'ombre. Sur la suggestion et avec les encouragements du directeur de l'École nationale des Chartes, Jean-Michel Leniaud, j'ai consacré le 1^{er} avril 2014 une conférence à Durieu lui-même. Cette conférence a été renouvelée au musée Delacroix le 16 octobre 2014. Le présent article reprend et synthétise ce travail.
- 2 Retracer la vie de Durieu présente un intérêt méthodologique particulier : j'ai été amenée à l'occasion d'expositions, de livres et d'articles à reconstituer la biographie de photographes du XIX^e siècle. Souvent la photographie n'était pas leur activité principale et se mariait avec les professions ou les situations de fortune les plus diverses². Dans la France du XIX^e siècle abondent les vies, les parcours les plus éclectiques, voire les plus romanesques. Ils sont le reflet d'une société en très forte mutation et des changements cycliques de régimes politiques. Durieu est dans ce domaine un vrai cas d'école. Il est difficile de faire de sa vie un récit linéaire : les renseignements sont disparates et, du fait de ses multiples activités, sans lien entre eux. J'ai mis l'accent sur les aspects les moins connus en considérant que ses liens avec Delacroix étaient désormais bien étudiés. Entre les deux conférences des éléments nouveaux sont apparus³. Nul doute qu'à l'avenir cette première esquisse biographique pourra encore être enrichie.



Fig. 1. Portrait présumé d'E. Durieu, détail d'une planche de l'album Durieu, tirage sur papier salé, 9 x 6,8 cm, v. 1855, coll. George Eastman House, Rochester.

- 3 Jean Louis Marie Eugène Durieu naît à Nîmes le 10 décembre 1800. Il est le fils de Jean-Michel Durieu et de Marie-Henriette Belle⁴. Son père est juriste, il a été pendant sa carrière receveur des contributions directes et chef-adjoint au ministère des Finances, il s'est également spécialisé dans les écrits techniques sur la fiscalité. Il publie en 1822 ce qui semble son grand œuvre et qui connaîtra de nombreuses rééditions mises à jour : *Manuel des percepteurs et des receveurs municipaux des communes, contenant... le texte ou l'analyse des lois, ordonnances, instructions et décisions relatives à la gestion de ces comptables*⁵. En 1824, Jean-Michel Durieu associe son fils Eugène à la création d'un périodique, *Le Mémorial des percepteurs et des receveurs des communes*, mensuel qui changera de titre au cours des siècles mais continuera à paraître jusqu'en 2010 soit durant près de deux cents ans. Eugène Durieu, comme sa très conséquente bibliographie en témoigne, se spécialise dans le même domaine que son père, associant à son tour son fils à la rédaction de ses ouvrages. La carrière de Durieu telle que la retrace le dictionnaire de Gustave Vapereau est parfaitement liée à sa production éditoriale :

« Chargé avant 1840, au ministère de l'Intérieur, de la section administrative des communes, il se présenta sans succès comme candidat de l'opposition devant un des collèges électoraux de Paris. Quelque temps après, la section dont il était chef fut supprimée à la demande de la Chambre par mesure d'économie ; M. Durieu obtint comme compensation le titre d'inspecteur général des hospices (1847)⁶. »

- 4 Il épouse le 10 octobre 1827 Luce Estelle Muriel, fille de François Auguste Michel Muriel, chef au dépôt de la Guerre, chevalier de l'ordre de Saint-Louis et de la Légion d'honneur, et de Jeanne Baltié⁷. Une Estelle Muriel, vraisemblablement la même, publie en 1824 trois études de paysage chez Motte, le grand imprimeur de lithographies romantiques, beau-père d'Achille Devéria. Ils ont un seul enfant, Henri Auguste Durieu, né en 1829. Mais ce jeune fonctionnaire sérieux, qui fait un beau mariage, occupe les

loisirs laissés par l'administration et la rédaction d'ouvrages austères avec son père en s'adonnant aux belles-lettres et à la fréquentation des artistes. Il semble en particulier avoir eu toute sa vie un goût prononcé pour le théâtre et les actrices.

- 5 L'activité littéraire et poétique de Durieu se concentre à la fin des années 1820 et au début des années 1830. Il collabore à la revue *La Psyché, choix de pièces en vers et en prose dédiées aux dames*, où il publie en juin et août 1826, puis en mars, avril et juin 1829. En 1832, il offre à Alexandre Dumas le sujet du *Mari de la veuve*, comédie en un acte, demandée par Mlle Dupont pour sa représentation à bénéfice du 4 avril 1832. Dumas raconte avec verve l'épisode dans ses *Mémoires*⁸.

« J'avais un ami, homme d'infiniment d'esprit, chef ou sous-chef de bureau au ministère de l'Intérieur ; – cet ami s'est même fait un nom depuis dans l'administration. Il s'appelait et, par bonheur, s'appelle encore Eugène Durieu.

Deux ou trois fois, depuis un an, je l'avais rencontré, et, chaque fois, il m'avait raconté quelque sujet de pièce, tantôt en un acte, tantôt en deux actes, tantôt en trois actes. Jamais, cependant, je ne sais pourquoi, nous n'avions rien arrêté.

Je lui écrivis ; il accourut.

– Passons la revue de vos sujets, lui dis-je ; j'ai besoin d'une pièce en un acte pour la représentation à bénéfice de mademoiselle Dupont.

– Êtes-vous fou ? elle est affichée pour mardi prochain !

– Elle est retardée de huit jours.

– Et vous croyez que, d'ici là, la pièce pourra être écrite, lue, distribuée, apprise et jouée ?

– J'en fais mon affaire.

– Bon !

– Un jour pour écrire la pièce, un jour pour la recopier, un jour pour la lire ; il restera encore sept jours pour les répétitions ; c'est du luxe !

Eugène Durieu reconnut la justesse du calcul, et me vida son sac.

Nous nous arrê tâmes au sujet du *Mari de la veuve* ; mais le plan était loin d'être fait.

– Écoutez ! dis-je à Durieu, il est midi ; j'ai affaire jusqu'à cinq heures. Anicet Bourgeois désire avoir ses entrées au Théâtre-Français ; pourquoi ? je n'en sais rien : un caprice ! Allez le trouver de ma part ; débrouillez avec lui le scénario ; revenez ensemble à quatre heures et demie, nous dînerons. Dans la soirée, nous ferons le numérotage des scènes ; je pourrai me mettre à la pièce cette nuit ou demain matin, et, en tout cas, à quelque heure que je m'y mette, vingt-quatre heures après celle où je m'y serai mis, elle sera finie.

Durieu partit tout courant. Je rentrai à cinq heures, comme j'avais dit, et trouvai mes deux collaborateurs à la besogne. Le terrain n'était pas encore déblayé : je vins à la rescousse.

Ils me quittèrent à minuit, me laissant un numérotage de scènes à peu près complet.

Le lendemain, ainsi que je m'y étais engagé, je me mis à l'œuvre. [etc.] »

- 6 Sans doute Dumas a-t-il romancé cet épisode : il est toutefois très précieux pour saisir un pan de la personnalité de Durieu.



Fig 2. E. Durieu, « Couple nu : nu féminin debout en arrière plan, nu masculin assis de profil sur peau de léopard », planche 3 de l'album contenant 32 études de modèles, tirage sur papier salé, 16,2 x 11,5 cm, 1854, coll. BnF, Paris.

- 7 En 1838, Durieu est chef de la section administrative des communes et des hospices au ministère de l'Intérieur⁹. Jean-Baptiste Pierret, camarade de lycée de Delacroix et un de ses plus proches amis jusqu'à sa mort en 1854, accomplit toute sa carrière au ministère de l'Intérieur et se trouve en 1839 au bureau des Communes comme Durieu¹⁰. Il est vraisemblable que ce soit un des liens de Durieu avec Delacroix avant même sa nomination comme directeur général des Cultes. En 1842, Durieu est chef de la section de bienfaisance au ministère de l'Intérieur, puis au même ministère chef de la troisième section départementale et communale. En 1844, de chef du bureau de la comptabilité communale, il est nommé chef de la section administrative des communes et des hospices. Mais la révolution de 1848 lui ouvre des perspectives de carrière nouvelles, ce qui nous indique ses sympathies politiques : le 29 février 1848, il est nommé par Hippolyte Carnot¹¹, le ministre de l'Instruction publique et des Cultes, directeur général de l'administration des Cultes. C'est une promotion remarquable. En mars, il est également nommé membre de la haute commission des études scientifiques et littéraires. Il exerce les fonctions de directeur des Cultes jusqu'au 25 avril 1850, date de sa révocation. Durant ces deux années, Durieu réforme profondément et remarquablement l'administration qu'on lui a confiée¹². Cette période où il fréquente Prosper Mérimée¹³, Eugène Viollet-le-Duc, Henri Courmont, est le sommet de sa carrière. La raison de son limogeage en avril 1850 demeure inexpliquée : « Par décret du Président de la République, en date du 25 avril, M. de Contencin, préfet de l'Yonne, est nommé directeur de l'administration des Cultes en remplacement de M. E. Durieu¹⁴. » Durieu est alors admis à faire valoir ses droits à la retraite. La nouvelle semble l'avoir surpris lui-même puisque, remerciant l'un de ses collaborateurs, il commence ainsi sa lettre : « Le Moniteur vous aura appris comme à moi que

l'administration des cultes passait en d'autres mains que les miennes¹⁵... » Lors du procès de Durieu, le parquet de la cour impériale de Paris se renseignant sur les raisons de cette révocation « pour être édifiée complètement sur la moralité de l'accusé », se voit répondre qu'aucun renseignement n'a été trouvé « sur les motifs qui ont pu déterminer l'un de mes prédécesseurs à provoquer le remplacement de M. Durieu¹⁶ ».

- 8 C'est après cette révocation de l'administration que Durieu, qui dispose désormais de loisirs, pratique avec le plus d'intensité la photographie. À quand remonte cet intérêt ? Il est bien possible qu'il se soit essayé au daguerréotype dès 1842. En effet, parmi des épreuves déposées au dépôt légal par son fils en 1860 et qui sont pour certaines des contretypes d'œuvres de son père, figurent deux vues intérieures des Tuileries datées du 13 juillet 1842, c'est-à-dire du jour de la mort tragique du duc d'Orléans. Durieu, alors fonctionnaire au ministère de l'Intérieur et photographe amateur, aurait été admis aux Tuileries pour garder le souvenir des appartements du duc tels qu'ils étaient au jour de sa mort ? Cette hypothèse reste à consolider. La première mention explicite de ses photographies est dans une lettre de Mérimée à Viollet-le-Duc le 29 juillet 1848 : « Je comptais vous rencontrer chez M. Durieu [sic] qui montrait ses daguerréotypes vraiment très curieux¹⁷. » La Commission des arts et édifices religieux, créée le 7 mars 1848 et présidée par Durieu, envisage dès juillet 1848 de réaliser des daguerréotypes pour documenter l'état des églises à restaurer. C'est dans ce contexte précisément que Durieu montre ses plaques¹⁸. Durieu apparaît comme l'un des inspireurs de la Mission héliographique de 1851 avec Léon de Laborde et Henri Courmont, dont l'œuvre photographique vient d'être redécouverte¹⁹. C'est dans ses fonctions de directeur des Cultes qu'il fait ou refait la connaissance de Delacroix. Il le sollicite en novembre 1849 pour faire partie de la Commission des arts et édifices religieux. Le 26 février 1850, Durieu lui demande son avis sur le procédé Haro de restaurations des anciennes fresques de l'église Saint-Eustache découvertes en 1849. Les relations se poursuivent puisque Léon Riesener écrit en 1852 à Rivet : « M. Durieu vient de faire de lui [Delacroix] un daguerréotype sur papier excellent. Inscrivez-vous pour une épreuve²⁰. »



Fig. 3. E. Durieu, « Nu », tirage sur papier salé, 12,5 x 16,5 cm, et « Reproduction d'une gravure de Dürer », tirage sur papier salé verni, 9,5 x 6,5 cm, planche de l'album Durieu, v. 1855, coll. George Eastman House, Rochester.

- 9 Au début des années 1850, Durieu est donc passé du daguerréotype au calotype comme nombre de photographes. De son œuvre de daguerréotypiste, on ne connaît rien que l'on puisse lui attribuer sûrement. De son œuvre sur papier, on connaît, outre l'album

de Delacroix de la BnF, un autre album plus personnel conservé à la George Eastman House de Rochester provenant de l'ancienne collection de Gabriel Cromer. Ce dernier est plus varié : il contient des nus féminins dans des décors assez élaborés, des portraits et des reproductions de tableaux et gravures. Y figure aussi le seul portrait aujourd'hui répertorié d'Eugène Durieu. Citons encore quelques épreuves conservées à la Société française de photographie (SFP) et agencées dans le même goût que l'album de Rochester. Les actrices posant en costumes de scène sont nombreuses. Ernest Lacan fait un compte-rendu aimable de sa participation à l'exposition de Bruxelles en 1856, mais il sait trouver des accents autrement plus vibrants pour parler des épreuves de *Nègre* ou *Le Secq* :

« Il y a beaucoup de goût dans les études de M. Durieu. Nous avons surtout remarqué un profil de femme d'une très jolie expression, d'un modelé gracieux, et une *Ophélie* habilement composée. Les portraits d'Eugène Delacroix, de Paul Huet et de MM. le baron de Witte et Regnault sont très satisfaisants²¹. »

- 10 En 1857, Durieu expose à la SFP des « portraits et études d'après nature » d'après négatifs sur papier et sur verre et des études d'après nature au daguerréotype.
- 11 Durieu est en 1851 avec Delacroix l'un des membres fondateurs de la Société héliographique, première société française réunissant des photographes, destinée avant tout à promouvoir le développement de la photographie sur papier et plus précisément du calotype contre le daguerréotype²².
- 12 C'est précisément au début des années 1850 que l'intérêt de Delacroix pour la photographie est intense et rencontre celui de Durieu. Il note dans son journal en février 1850 : « demander à Boissard des daguerréotypes sur papier²³ », puis en septembre 1850 : « Laurens m'apprend que Ziegler fait une grande quantité de daguerréotypes, et entre autres des hommes nus. J'irai le voir pour lui demander de m'en prêter. » En mai 1853, il montre à Pierret et Riesener les épreuves que lui a données Durieu. En novembre 1853, il parle de photographies avec son cousin Léon Riesener, peintre mais également auteur de daguerréotypes au début des années 1840. Delacroix ne pense pas que l'on puisse être auteur d'une photographie qu'il considère comme un enregistrement mécanique, un art à la machine : « Il m'a parlé du sérieux avec lequel le bon Durieu et son ami qui l'aide dans ses opérations parlent des peines qu'ils se donnent et s'attribuent une grande part du succès dans ces dites opérations ou plutôt dans leur résultat. » Il se moque de Riesener qui leur demande en tremblant s'il peut se servir de leurs images pour en faire des tableaux sans être accusé de plagiat. Finalement, les dimanches 18 et 25 juin 1854, il se rend chez Durieu, 40, rue de Bourgogne, au septième étage, pour faire faire selon ses indications une série de photographies de modèles.

« 18 juin dimanche à huit heures chez Durieu jusqu'à près de cinq heures nous n'avons fait que poser. [...] Huet m'a mené chez lui : je me suis aperçu que j'avais oublié mes lunettes et je suis revenu tout courant et fatigué les reprendre au septième étage de Durieu. »



Fig. 4. E. Durieu, « Modèle de nu masculin assis de profil sur une peau de léopard », planche 11 de l'album contenant 32 études de modèles, tirage sur papier salé, 17 x 13,5 cm, 1854, coll. BnF, Paris.

- 13 Ce que nous pouvons ajouter sur la collaboration de Durieu avec Delacroix, c'est la possible présence de Paul Huet lors de la séance de pose du 18 juin. Delacroix le laisse penser dans cette page de son *Journal*. Un passage de la biographie d'Huet que nous a signalé très aimablement Claude Schopp corrobore cette interprétation :
 « Il existe un daguerréotype, fait chez Durieu à l'époque où il s'y retrouvait avec Delacroix, au début de l'invention et du premier enthousiasme, qui le représente [il s'agit d'Huet] dans la pose du Christ, lors de la flagellation ; le torse, les bras sont superbes, et la tête, le regard au ciel, est d'une belle expression ; il avait alors quarante-trois ou quarante-quatre ans²⁴. »
- 14 L'anecdote concorderait parfaitement avec le journal de Delacroix si l'on vieillissait Huet de quelques années. La biographie de Huet, décédé en 1869, date de 1911 : une imprécision de date est possible. Huet compte parmi les artistes dont Durieu a réalisé le portrait et est un ami de longue date de Delacroix.
- 15 C'est au moment où Durieu fait ces photographies pour Delacroix que naît la SFP qui remplace la Société héliographique. Une première réunion a lieu en août 1854, mais la création officielle est en novembre. Durieu rédige les statuts, puis devient président jusqu'en 1857²⁵. En 1855, il est chargé du rapport de la première exposition se tenant à la Société française de photographie²⁶.
- 16 Il disparaît de la Société à la fin de 1857 quand commencent contre lui des poursuites judiciaires. Tout semble ensuite avoir été fait pour effacer à jamais sa mémoire. Il n'existe pas de commentaire sur son départ dans le *Bulletin* de la Société et pas de notice nécrologique à sa mort en 1874. Les dernières relations avec la Société sont un courrier envoyé en 1865. Il indique clairement qu'il n'est plus un familier :

« Paris, 21 avril 1865
 Monsieur,

Jusqu'en 1857 et pendant les onze premiers mois de 1858 (novembre inclus) vous avez bien voulu me faire remettre le BSFP [Bulletin de la Société française de photographie]. Ce n'est qu'à partir de la livraison de décembre 1858 qu'il a cessé de me parvenir.

C'est ma faute car je le faisais prendre au bureau de la Société où vous vouliez bien le tenir à ma disposition. J'ai négligé de l'envoyer chercher.

Cependant, Monsieur, je n'ai pas cessé, sinon de pratiquer, du moins d'étudier la photographie et d'en suivre les progrès avec beaucoup d'intérêt. C'est assez vous dire le prix que j'attache au Bulletin, auquel me ramènent des souvenirs qui remontent à sa création.

Croyez-vous qu'il serait possible de mettre à ma disposition l'arriéré qui manque à la collection dont j'ai le commencement. [...]

Je vous serai personnellement très reconnaissant de ce que vous voudriez bien faire à cet égard.

Sur la réponse que vous auriez la bonté de me faire, j'enverrai prendre ces numéros. J'ai eu l'occasion de vous faire remettre un volume de 1855 et quelques numéros que j'avais en double pensant qu'ils pourraient vous être peut-être de quelque utilité.

Recevez, je vous prie Monsieur l'assurance de tous mes anciens souvenirs

E. Durieu

170 rue de Rivoli²⁷ »

- 17 Il est difficile de se faire une idée de la situation de fortune de Durieu avant les affaires désastreuses de 1857. En mars 1842, il achète avec sa femme une propriété de 487 mètres carrés située 48, rue Notre-Dame-des-Champs et 71, boulevard du Montparnasse, comprenant une grande maison avec dépendances pour la somme de 36 000 francs²⁸. Il revend cette propriété en avril 1851 pour 50 000 francs à Alfred Ernouf de Verclives, propriétaire demeurant 47, rue de la Ferme-des-Mathurins²⁹. En mars 1847, il crée une société en commandite du *Mémorial des percepteurs* sous la raison sociale Durieu et Cie devant M. Ducloux notaire³⁰.



Fig. 5. E. Durieu, « Étude de femme costumée », tirage sur papier salé, 13,6 x 12,7 cm, 1857, coll. SFP, Paris.

- 18 Les 11 et 12 juin 1857, Durieu achète la concession d'une mine de houille dite concession de Champleix (Cantal) d'une étendue de 500 hectares avec tout son matériel et ses dépendances à la société en nom collectif Bonne et Cie pour la somme de 210 000 francs³¹. Une ordonnance royale du 20 mai 1842 avait fait concession de ces mines à la société Rabusson-Lamothe et Ferrière-Lafitte. Le 17 mars 1857, cette société vend la mine de Champleix pour 100 000 francs à une autre société en nom collectif sous la raison sociale Bonne et Cie et dans laquelle se trouvaient MM. Bonne, Loubet, Gaffard et Lentz. Quelques mois plus tard, la société Bonne et Cie revend donc la mine à Durieu pour 210 000 francs dont 100 000 sont à payer directement à la société Rabusson-Lamothe et Ferrière-Lafitte. Durieu ne tarde pas à tomber en déconfiture et disparaît sans avoir rien payé. La société Bonne commence contre lui en décembre 1857 devant le tribunal de la Seine une instance en résolution de la vente, mais cette instance n'a pas été menée à la fin.
- 19 La mine n'avait jamais été exploitée par la société Rabusson-Lamothe et Ferrière-Lafitte entre 1842 et 1857³². Quel rôle exact Durieu joue-t-il dans cette opération ? Intermédiaire, associé, prête-nom ? En attendant les recherches qui restent à mener pour tenter d'éclaircir les circonstances de cet étrange procès, on peut formuler deux hypothèses. Il est peu probable que Durieu ait agi par excès de confiance et de naïveté : on peut penser à un montage financier qui aurait pris mauvaise tournure et dans lequel Durieu se serait retrouvé piégé. Mais pourquoi se serait-il mis dans une situation aussi risquée ? L'appât du gain ou le besoin pressant d'une somme importante ? C'est ce que suggère Jean-Michel Leniaud dans sa notice biographique :

« Si l'on en croit une note de Rouland au procureur général près de la cour de Paris, Durieu avait dû se ruiner pour une maîtresse, ce qui explique sans doute les affaires commerciales peu claires auxquelles il s'adonna : "Le sieur Durieu n'a pas

seulement déshonoré sa famille, il a, par son inconduite, laissé sa femme dans le dénuement le plus absolu³³ ».

- 20 Un autre indice vient corroborer le peu de moralité de Durieu sans que cela ait un rapport avec le procès : c'est une notation du journal de Léon Bloy qui indique que pendant de longues années Mme Carnot a été la maîtresse d'Eugène Durieu, tandis qu'Hippolyte Carnot était l'amant de Mme Durieu et que le ménage à quatre s'entendait à merveille³⁴.
- 21 Un premier procès a lieu en décembre 1858 : Durieu est condamné par contumace à vingt ans de travaux forcés. Il voulut se faire juger contradictoirement comme le rapportent les principaux journaux lors du second jugement en août 1860. *L'Illustration* insiste cruellement sur le contraste entre la respectabilité de l'homme et l'accusation portée contre lui :
« Au commencement de la semaine dernière un homme du monde, un écrivain auquel le Théâtre-Français doit une spirituelle comédie que joua autrefois Mlle Mars, un fonctionnaire d'un rang élevé, M. Eugène Durieu ancien directeur au ministère des Cultes et officier de la Légion d'honneur, comparaissait devant la cour d'assises de la Seine. Déclaré coupable d'avoir mis en circulation 60 billets à ordre montant à 277 000 frs sur lesquels il avait contrefait la signature du baron Ernouf, un de ses amis, M. Eugène Durieu avait été frappé par contumace, en 1858, de la peine de vingt années de travaux forcés. Il a voulu se faire juger contradictoirement. Des circonstances atténuantes ont été admises en sa faveur par le jury et la cour l'a condamné à quatre ans d'emprisonnement³⁵. »
- 22 *La Presse littéraire* est plus technique et précise : « La cour d'assises de la Seine, présidée par M. Brault, vient de consacrer trois audiences à l'affaire de M. Eugène Durieu, ancien directeur des Cultes au ministère de l'Intérieur, qui vient de purger une condamnation par coutumace à vingt ans de travaux forcés, prononcée contre lui le 9 décembre 1858. L'accusation reprochait à Eugène Durieu d'avoir mis en circulation soixante billets à ordre sur lesquels il avait apposé la fausse signature de M. le baron Ernouf. Ces faux étaient de deux natures : 44 billets à ordre constituaient des engagements civils desquels il résultait des faux en écriture privée ; 16 autres billets affectaient la forme exclusivement commerciale de mandats, de lettre de change, et constituaient des faux en écriture de commerce. M. l'avocat général Barbier a soutenu l'accusation. Me Sénard a défendu les intérêts de M. le baron Ernouf qui s'était constitué partie civile. Me Crémieux a plaidé pour Eugène Durieu. Le jury après 3/4 d'heure de délibération, a déclaré l'accusé coupable de toutes les questions. Il a admis toutefois en sa faveur le bénéfice de circonstances atténuantes. La cour a condamné Eugène Durieu à quatre ans de prison. Durieu a en outre été condamné à payer à la partie civile la somme de 10 000 francs³⁶. »

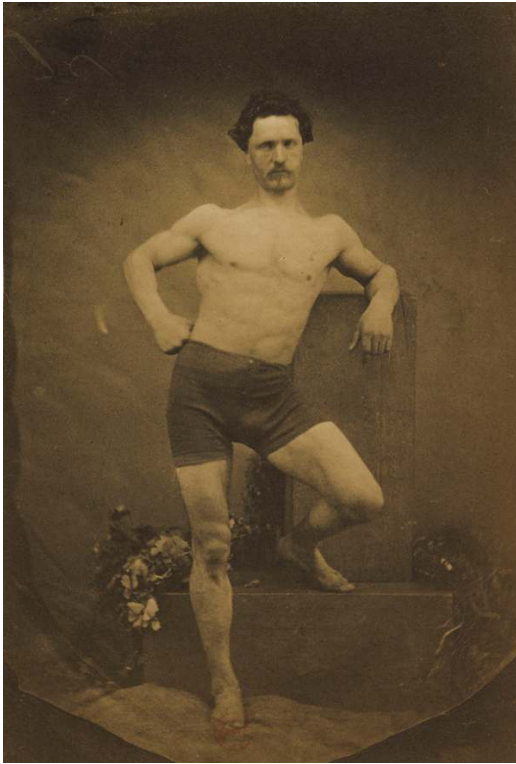


Fig. 6. E. Durieu, « Modèle de nu masculin debout (avec caleçon) », planche 27 de l'album contenant 32 études de modèles, tirage sur papier salé, 17,2 x 11,6 cm, 1854, coll. BnF, Paris.

- 23 Le baron Ernouf de Verclives (1817-1889)³⁷ est celui-là même qui lui a racheté sa maison en 1851. Il est vraisemblable qu'il devait participer à l'acquisition des mines de Champleix. Les faux en écriture étaient peut-être une manière de se tirer d'une situation désespérée en forçant la main d'un associé qui se serait rétracté au dernier moment. Là sont peut-être les circonstances atténuantes reconnues par la justice lors du second procès.
- 24 Ce que l'on connaît de la vie de Durieu s'arrête avec son emprisonnement. Les seuls indices postérieurs sont liés à son fils dont la vie ressemble beaucoup à celle de son père.
- 25 Henri Auguste Durieu dit Auguste Muriel³⁸ est né le 6 juin 1829. Il commence comme auteur et journaliste dans le milieu du théâtre : il publie deux pièces en 1854, *Les Écumeurs de mer* et *Pendu ou marié*³⁹ !, puis un ouvrage l'année suivante, *Le Théâtre aujourd'hui : l'auteur, le directeur, le critique, l'acteur, l'actrice, le public*⁴⁰. Il est rédacteur en chef de revues de théâtre : *La Presse théâtrale revue artistique et théâtrale*⁴¹ et *Le Bulletin dramatique* paru en 1856. « [...] rédacteur en chef Auguste Muriel est l'ancienne cravate blanche qui dirigeait *La Presse théâtrale*, charmant garçon paraît-il et ayant tout ce qu'il faut pour faire son chemin, s'est arrêté à la Bourse où il fait fortune. Je n'ai jamais pu mettre la main sur le *Bulletin dramatique*⁴². »
- 26 Parallèlement, il est employé à la Légion d'honneur en 1856. Il se marie en janvier 1858 avec Jeannette Brisac⁴³ ; il est mentionné comme rentier dans le contrat de mariage. En juin 1860, il est séparé de bien de sa femme et apparaît dans le procès-verbal comme ancien banquier, en faillite et incarcéré à la prison Mazas⁴⁴. Sa banqueroute et son séjour en prison sont-ils liés aux difficultés que rencontre son père exactement au

même moment ? Dans les années 1860, tiré d'affaires, il dirige l'établissement nommé *La photographie des trois empereurs* 170, rue de Rivoli.

« *La photographie des trois empereurs* dirigée par M. Auguste Muriel, un de nos anciens confrères de la presse théâtrale, vient de subir de nouveaux aménagements nécessités par l'extension même de cet établissement. Située en face des bureaux du ministère d'État et de la maison de l'Empereur, ayant vue sur la place du Palais-Royal et la nouvelle facade de la Comédie-Française, *La photographie des trois empereurs* est positivement placée dans le centre le plus brillant de Paris, l'éducation de M. Muriel, ses relations personnelles sont de nature à faire rechercher l'établissement qu'il dirige, et l'habileté de ses opérations ne le cède à aucune autre. Ancien élève du collège Sainte-Barbe, cet artiste a rencontré chez ses anciens camarades un concours spontané qui a tout d'abord donné l'élan à sa photographie et désormais elle s'est classée parmi celles qui méritent l'attention des amateurs véritables⁴⁵. »

- 27 L'établissement est spécialisé dans les portraits de comédiens. En 1865, il expose à la Société française de photographie des portraits, des chiens d'après nature, des acteurs de la Comédie-Française, des vues d'Espagne. Rédacteur en chef de *La critique illustrée* en 1865, il y fait paraître une photographie prise en Espagne en 1864 : *La Plaza de toros*. Le *Combat de taureaux*, peint par Édouard Manet en 1865/1866, a comme source cette image.



Fig. 7. E. Durieu, « Portrait et étude de femmes », six épreuves sur papier salé collées sur un même carton, 57,7 x 47,4 cm, 1855, coll. SFP, Paris.

- 28 Il reprend finalement un travail plus administratif : il devient secrétaire de la commission permanente des valeurs de douane au ministère de l'Agriculture et du Commerce. Il poursuit l'entreprise entamée par son grand-père et son père en étant rédacteur en chef du *Journal des percepteurs*. Et il achève en 1876 la nouvelle édition des *Poursuites en matière de contributions directes [...] pour servir de guide aux préfets et de base à leurs arrêtés*, dont la première édition avait été publiée par Eugène Durieu en 1838.

« L'ouvrage presque complètement terminé par M. Durieu avec l'aide de son fils qu'il initiait depuis de longues années à ses travaux a du être achevé par ce dernier seul, M. Durieu étant mort au moment d'y mettre la dernière main. » Cet entrefilet annonçant la parution d'un ouvrage austère est le dernier renseignement que nous ayons sur la fin de la vie d'Eugène Durieu.

- 29 Eugène Durieu meurt à Genève le 16 mai 1874, 4, boulevard Helvétique⁴⁶ et Auguste Muriel le 21 février 1877, 6, rue Oudinot à Paris.

NOTES

1. « Un album de photographies d'Eugène Delacroix », in cat. exp. *Delacroix, le trait romantique*, Paris, BnF, 1998, p. 51-55.

« Les photographies d'Eugène Delacroix », *Revue de l'art*, n° 127, 2000, p. 62-69.

« Les albums de nus d'Eugène Delacroix », in cat. exp. *Delacroix et la photographie*, Paris, Musée du Louvre éditions / Le Passage, 2008, p. 23-51.

2. Cf. à ce sujet le « Dictionnaire des calotypistes en France » rédigé avec Paul-Louis Roubert à l'occasion de l'exposition « Le calotype en France, 1843-1860 », in cat. exp. *Primitifs de la photographie. Le calotype en France, 1843-1860*, Paris, BnF / Gallimard, 2010, p. 258-314.

3. Je remercie tout particulièrement Claude Schopp et Marc Durand de l'aide décisive qu'ils m'ont apportée en recherchant ou en me signalant des sources et des archives inédites. Sans eux, je n'aurais pas pu rassembler autant d'éléments biographiques sur Durieu et sa famille.

4. D'après les tables très parcellaires des archives municipales de Nîmes, Jean-Michel Durieu épouse Marie-Henriette Belle le 26 mars 1793 dans le IV^e arrondissement de Paris.

Dans l'acte de mariage de Durieu en octobre 1827 (archives de la Seine), son père a cinquante-six ans, il serait donc né en 1771. En 1827, les parents de Durieu demeurent à Paris rue Saint-André-des-Arts.

5. Pour le détail de la bibliographie des Durieu, cf. les notices du catalogue général de la BnF. Eugène Durieu est dès 1822 avec le *Manuel des percepteurs municipaux* associé aux travaux de son père.

6. Gustave VAPEREAU, *Dictionnaire universel des contemporains*, 2^e éd., Paris, Hachette, 1861.

7. Je remercie Claude Schopp d'avoir recherché et retrouvé cet acte de mariage aux archives de Paris.

8. Alexandre DUMAS, *Mes Mémoires*, éd. Claude Schopp, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1989, t. II, p. 715.

9. Il publie alors le *Code des établissements publics, Poursuites en matière de contributions directes* (1838). Comme le soulignent les comptes-rendus de l'époque : « cet ouvrage s'adresse aux jurisconsultes ».

10. Cf. Michèle HANNOOSH, nouvelle édition intégrale du *Journal* de Delacroix, Paris, José Corti, 2009, t. II, p. 2299 pour la biographie de Pierret.

11. Cf. note 34 et le témoignage de Léon Bloy sur les relations entre Durieu et Carnot.

12. Cf. à ce sujet Jean-Michel LENIAUD, *Les Cathédrales au XIX^e siècle*, Paris, Économica / Caisse nationale des monuments historiques et des sites, 1993, p. 86 et suivantes. Leniaud insiste fortement sur l'action décisive de Durieu et ses extraordinaires qualités d'administrateur.

13. Cf. la lettre de Mérimée à Joly Leterme le 26 juillet 1848 : « le directeur général des Cultes me paraît galant homme. Il écoute et a bonne envie de faire marcher son administration », in *Correspondance générale*, éd. Maurice Parturier, Paris, Le Divan, 1946, t. V, p. 365-366.
14. *Annales archéologiques*, 1850, vol. 10, p. 108.
15. Cité par J.-M. LENIAUD, *Les Cathédrales au XIX^e siècle*, op. cit., p. 87-88.
16. Archives nationales (AN), F19/1864 ministère des Cultes.
17. J.-M. LENIAUD, *Les Cathédrales au XIX^e siècle*, op. cit., p. 369.
18. Cf. Anne DE MONDENARD, *La Mission héliographique, cinq photographes parcourent la France en 1851*, Paris, Monum, 2002, p. 25-26 et 223.
19. Hans P. KRAUS, Denis CANGUILHEM, *Henri Courmont : Salt Prints from Paper Negatives, 1853-1855*, New York, Hans P. Krauss, 2010.
20. De ce portrait, il existe un tirage au musée d'Orsay, des contretypes provenant de la collection Moreau Nélaton à la BnF et des reproductions format carte de visite par le fils de Durieu, Auguste Muriel.
21. Ernest LACAN, « Exposition photographique de Bruxelles », *La Lumière*, n° 44, samedi 1^{er} novembre 1856.
22. Cf. note 2.
23. Cf. M. HANNOOSH, nouvelle édition intégrale du *Journal de Delacroix*, op. cit., p. 483 et 2118, ainsi que S. AUBENAS, P.-L. ROUBERT, « Dictionnaire des calotypistes en France », in *Primitifs de la photographie. Le calotype en France, 1843-1860*, op. cit.
24. Paul Huet (1803-1869) d'après ses notes, sa correspondance [...] par son fils René Paul Huet, Paris, Renouard, 1911, p. 47.
25. Cf. André GUNTHER, « L'institution du photographique. Le roman de la Société héliographique », *Études photographiques*, n° 12, novembre 2002, p. 37-63, ainsi que A. GUNTHER, « Naissance de la Société française de photographie », in *L'Utopie photographique. Regards sur les collections de la Société française de photographie*, Cherbourg, Le Point du Jour, 2004, p. 15-24.
26. Rapport présenté par M. E. Durieu, au nom de la commission chargée de l'examen de l'exposition ouverte dans les salons de la Société française de photographie, du 1^{er} août au 15 novembre 1855, Paris, Mallet-Bachelier, 1855.
27. Archives de la SFP. L'adresse qu'il donne est celle de l'établissement photographique de son fils.
28. AN, Minutier central, LXVIII/953.
29. AN, Minutier central, LXVIII/1009.
30. Dissoute le 25 mars 1858 par M. Masson-Jolly notaire.
31. AN, Minutier central, XLVIII/852.
32. *Gazette de l'industrie et du commerce*, n° 144, 6 décembre 1857, p. 7.
33. J.-M. LENIAUD, *Les Cathédrales au XIX^e siècle*, op. cit.
AN F19 1864.
34. *Journal de Léon Bloy*, p. 39.
35. *L'Illustration*, vol. 36, 1860, p. 78.
36. *La presse littéraire*, n° 15, 5 août 1860, p. 240. Cf. aussi *La Presse* du 26 juillet 1860.
37. Docteur en droit, avocat à la Cour royale de Paris, historien et écrivain français. Fils de Gaspard Augustin Ernouf, il est le petit-fils du général Jean Augustin Ernouf, gendre du baron Louis Pierre Édouard Bignon dont il a épousé la fille, Adrienne Caroline Bignon, au Mesnil-Verclives le 6 mars 1842. Son beau-père Louis Pierre Édouard Bignon lui doit, en partie, les deux derniers volumes de son *Histoire de France*.
38. AN XCIII, 779, Acte de notoriété après le décès de M. Durieu : « les déclarants ont en outre déclaré et attesté que M. Durieu avait l'habitude d'ajouter à son nom celui de Muriel qui est le nom patronymique de sa mère, que par suite il a été dénommé Henri Auguste Durieu Muriel dans

l'acte de son décès et qu'il y a bien identité de personne entre Henri Auguste Durieu et Henri Auguste Durieu Muriel ».

39. Folie-vaudeville en 1 acte, de M. Auguste Muriel, airs nouveaux de M. Olivier Métra..., Paris, Beaumarchais, 14 octobre 1854.

40. Paris, Michel Lévy frères, 1855.

41. 1854-1859 et 1860-1865.

42. Firmin MAILLARD, *Histoire anecdotique et critique des 159 journaux parus en l'an de grâce 1856*, Paris, au dépôt : passage Jouffroy 7, 1857.

43. AN, Minutier central, XCIII/669.

44. AN, Minutier central, XCIII/685.

45. *L'Europe artiste*, Paris, avril 1864.

46. Je n'ai poursuivi encore aucune recherche pour découvrir la raison de l'établissement en Suisse d'Eugène Durieu. L'acte de notoriété après décès précise en effet que le décès est « survenu en son domicile ».

AN, Minutier central, XCIII/761.

Luce Estelle Muriel est quant à elle décédée en son domicile de Choisy-le-Roi le 1^{er} septembre 1874.

AN, Minutier central, XCIII/763.

RÉSUMÉS

Eugène Durieu (1800-1874) est une figure importante des débuts de la photographie en France. Son rôle dans la genèse de la Mission héliographique est avéré. Il est partie prenante de la Société héliographique et premier président de la Société française de photographie. Sa collaboration avec le peintre Eugène Delacroix en 1854 est désormais bien connue. Son œuvre photographique est conservée dans des collections publiques et privées en France et aux États-Unis. Néanmoins des zones importantes de sa vie demeuraient obscures. Juriste, littéraire, haut fonctionnaire, il a exercé de multiples activités sans relations directes avec la photographie. Il est le père du photographe Auguste Muriel (1829-1877). Un procès a brisé sa réputation à la fin des années 1850, causant une *damnatio memoriae* qui ne simplifie pas les recherches. Le présent article fait le bilan des connaissances actuelles sur ce personnage et ce qu'il révèle des liens entre la photographie, la haute administration et les beaux-arts.

Eugène Durieu (1800-1874) is an important figure of the early days of photography in France. His role in the genesis of the Mission héliographique is well established. He was a founding member of the Société héliographique and served as the first president of the Société française de photographie. His collaboration with the painter Eugène Delacroix in 1854 is now well known. His photographs are preserved in public and private collections in France and the United States. Nevertheless, little continues to be known about important aspects of his life. As a jurist, writer, and senior civil servant, he practiced several professions that had no direct connection with photography. He was the father of photographer Auguste Muriel (1829-1877). His reputation was ruined by a trial in the late 1850s, entailing a *damnatio memoriae* that does nothing to simplify research into his life. This article assesses the current state of our knowledge of this figure and what he reveals about the links between photography, the senior civil service, and the fine arts.

AUTEUR

SYLVIE AUBENAS

Sylvie Aubenas, conservateur général, directeur du département des Estampes et de la photographie de la Bibliothèque nationale de France, est spécialiste de la photographie du XIX^e siècle. Elle a publié de nombreux ouvrages et articles et elle a été commissaire de plusieurs expositions depuis plus de vingt ans dont *Primitifs de la photographie, le calotype en France 1843-1860* (2010) qu'elle a réalisée avec Paul-Louis Roubert.